

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts.
 SIX MOIS 25 Cts.
 LE NUMERO 1 C.
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centimes la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 pour cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste Thérèse.
 En face de l'Hôtel du Canal.
 Boîte 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XII

LES DAMES FONT UN JOURNAL.

On m'a dit qu'il y avait des hommes qui se mettaient du rouge.

— Pas possible ! et où s'en mettent-ils ?

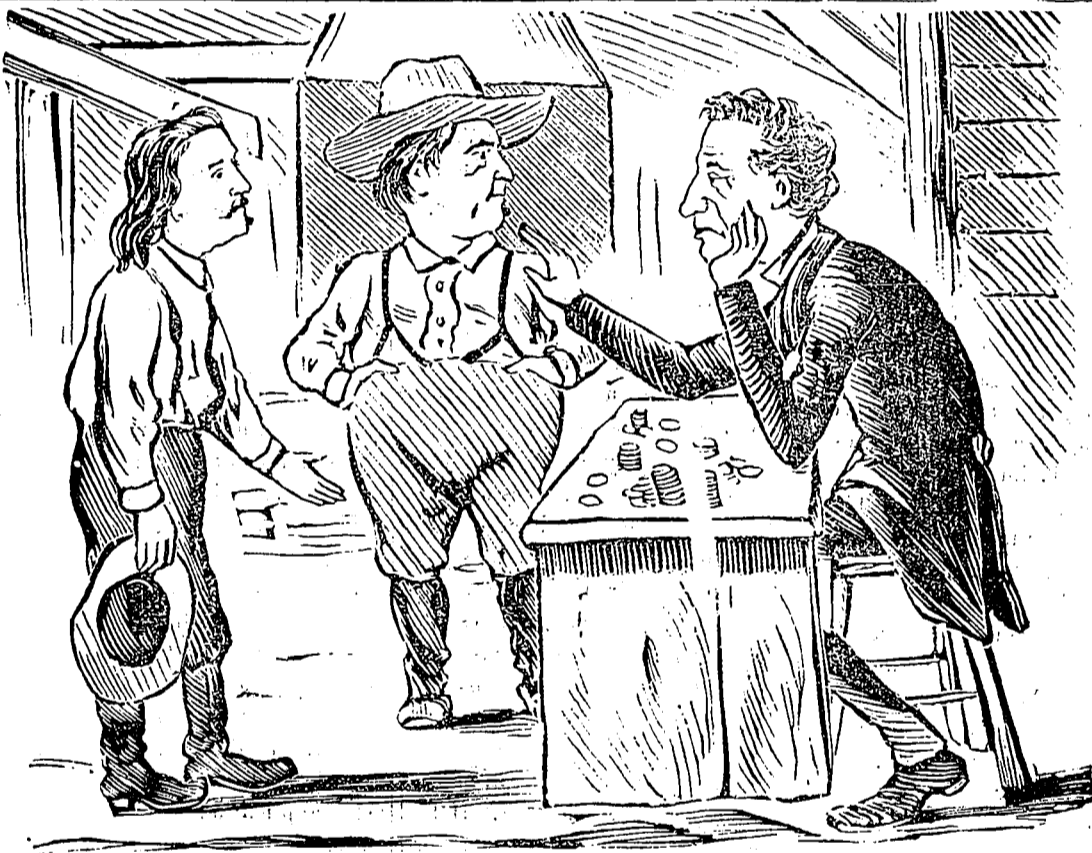
— Je présume que ce n'est pas sur le nez, mais sur les joues, pour se donner le teint frais.

— Que ne mettent-ils aussi des mouches pour ressembler aux marquises d'autrefois ?...

— Mesdames, ceci me paraît apocryphe, j'ai vu des hommes qui avaient de superbes couleurs, mais il auraient bien préféré être pâles, c'est plus distingué ; d'ailleurs les hommes ne tiennent jamais à avoir l'air frais.

— Avant d'aller plus loin, je me permettrai de dire à notre honorable commandante que nous devrions songer au titre que nous donnerons à notre journal ; c'est une chose fort importante.

— Oui, car d'un titre dépend souvent tout le succès d'une publication.



EN CHANTIER. LE MAUVAIS RAFTSMAN.

Chapleau.—Je voudrais me faire payer aujourd'hui.
 Johnny (boss).—Combien de temps as-tu été en chantier ? As-tu ligné, piqué, équarri ou fait la drive ?
 Chapleau.—J'ai travaillé deux jours.
 Langevin (toreman).—On n'a pas besoin d'hommes comme ça. Je puis faire la besogne sans lui. Déchargez-le.

—Oh ! soyez tranquilles, mesdames, nous n'en manquerons pas !...

—Mais encore faut-il en choisir un qui cadre bien avec notre sujet.

—C'est juste. Je suis d'avis que nous en arrêtons une séance tonante.

—Oui, cherchons un titre à la fois piquant et spirituel !...

—Il n'est pas besoin de le chercher, dit la veuve Flambart, il faut l'appeler : le Journal des indépendantes !...

—Hum !... c'est bien sec et cela prête à trop de conjectures... J'aime mieux autre chose.

—Appelons-le : le Féminin !... C'est gentil, cela !

—Oui, mais ça n'en dit pas assez.

—La Nouvelle Croisade... —On croirait que c'est un our-

nal religieux !
 —Appelons-le : l'Androgyne !
 —Ah ! fi donc ! c'est indécent.

—Le Journal du beau sexe !
 —Il faut dans un titre éviter de parler de sexe.

—Mais, d'abord, en quelle couleur le couvrirons-nous, ce journal ? Ceci est encore une chose très-importante ; on prend, d'abord le monde par les yeux, il faut donc donner à notre journal une couverture qui plaise, qui séduise... qui tire l'œil.

—Mesdames, il faut le couvrir en jaune...

—Y pensez-vous ? ces messieurs prendraient cela pour un aveu !

—En rouge, alors ?

—On on a mis partout !... c'est comme la muscade !
 —En bleu ?
 —Il y en a déjà !...

—En chocolat ?
 —C'est trop sombre !
 —En citron... c'est brillant cela ?

—Oui, pas mauvais ; une couverture citron peut être agréable à l'œil... c'est assez coquet ! Cela tire un peu sur le jaune... mais, après tout, ce n'est pas un mal !... Mesdames, la couverture citron est-elle adoptée ?

—Oui, oui... Va pour le citron !...

—Moi, dit madame Grassouillet, j'aurais préféré abricot !

—Non, citron vaut mieux.

—Adopté, le citron ! adopté !

—Voilà une chose faite ; il n'y a que le titre que nous n'avons pas encore. Mais il vaut peut-être mieux y penser à loisir, et nous donner le temps, afin d'en arrêter un bon. Comme cela ne nous empêche pas de faire les articles que

ous destinons à notre journal, je propose de lever la séance pour aller y travailler.

—Je me permettrai de faire observer à madame Pantalon que, dans les articles que l'on fait pour un journal, on a souvent l'occasion de le citer, et que par conséquent ce sera très-incommode de ne point savoir le titre...

—C'est juste, la préopinante a raison ; et puis un titre vous aide quelquefois pour ce que vous voulez écrire... on le tourne, on le retourne, il peut fournir des mots piquants.

—Alors, mesdames, arrêtons un titre, mais tâchons de nous décider.

—Si nous l'appelons simplement : le Journal citron ?

—Oh ! non, on dirait qu'on ne peut le lire qu'avec des huîtres !...

—Appelons-le : le Régénérateur !

—C'est l'annonce d'un cosmétique, cela !

—Donnons-lui un titre comique, appelons-le : la Boulette !

—Ce titre, qui pourrait convenir beaucoup de journaux, ne doit pas être le nôtre : il nous tournerait nous mêmes en ridicule.

—Mesdames, s'écrie Paulina, j'ai votre affaire ! un titre original, piquant... qui promet beaucoup qui ne trompe en rien !

—Voyons ! voyons ! quel est ce titre merveilleux ?

Le Perce-Oreille !

Les dames se regardent, secouent la tête, puis murmurent :

—C'est assez drôle...

—On pourrait trouver mieux...

—Ça ne dit pas grand-chose !

—Mais si... cela promet, au contraire...

—Oui, ce titre est original, c'est le principal !

—Pourquoi pas le Pince-Oreille plutôt que le Perce-Oreille ?

—Ah ! perce vaut bien mieux ; nous ne voulons pincer personne, mais nous voulons percer... et nous percerons... Croyez-moi, faisons-nous à ce titre. On le critiquera... tant mieux ! mesdames, c'est fini, c'est adopté : notre journal s'appellera le Perce-Oreille, et

LE GROGNARD.

MONTREAL, 2 Juin 1883.

Nous prions nos abonnés retardataires à qui nous avons envoyé des comptes, de nous faire parvenir sans délai les arrérages qu'ils nous doivent.

Le prix de l'abonnement de notre journal étant si modique, il n'est que juste qu'on ne nous fasse pas attendre plus longtemps.

Voyons, mes bons amis, pensez un peu à votre ami, le *Grognard*.

CHATIE.

Tout le monde connaît l'avocat X...

Agé d'une trentaine d'années, doué d'un physique charmant, d'un verbe sympathique, et d'un esprit fin et sarcastique. Il a déjà acquis une bonne renommée au barreau par l'étendue de ses connaissances légales, et la facilité avec laquelle il peut démêler les fils les plus mêlés de la procédure. Il compte de nombreux amis parmi ses confrères et les gens du haut commerce. Sans tomber dans la prodigalité il n'hésite pas lorsque l'occasion s'en présente de payer les frais quelques bal-tharars intimes.

Bref l'avocat X... est bien vu dans notre meilleur monde.

Seulement il a un défaut imparadonnable, défaut qui lui a valu un châtiment tardif mais exemplaire.

C'était un jour de la semaine dernière. Notre avocat après avoir touché le montant d'un mémoire de frais assez considérable sabla quelques verres de champagne et s'aperçut mais trop tard que l'heure de son dîner avait sonné depuis longtemps à la vieille horloge de la maison conjugale.

Il résolut de prendre un bon dîner à l'Hôtel Richelieu.

Il s'assit à une table en compagnie de quatre ou cinq de ses amis.

Il attaqua le menu jusque dans ses plus petits détails.

Pendant qu'il mangeait une tranche de roastbeef il porta tout-à-coup sa serviette à sa bouche, étouffa un cri, se leva de table et sortit de la salle en jalonant son exit par les gouttelettes de sang qu'il laissait échapper sur le parquet.

A la table qu'il venait de quitter notre reporter entendit les exclamations suivantes parmi ses amis.

—C'est bien bon!

—Il ne l'a pas volé.

—Je le connaissais depuis dix ans et je ne lui avais jamais soupçonné d'avoir cette mauvaise habitude.

—Je voudrais que la même chose arrivât à tous ceux qui font comme lui.

—Moi, j'ai connu un curé qui avait ce défaut-là.

—Mon père m'aurait tué s'il m'avait vu un jour faire ce que X... à fait!

—La leçon lui profiter.

Arrive le maître d'hôtel tout effaré.

Il demande à ses pensionnaires quelques explications sur l'accident arrivée à l'avocat X...

X... n'est pas à plaindre, dit un de ses intimes, il a eu ce qu'il cherchait depuis longtemps.

—S'est-il querellé? n-t-il été frappé?

—Non, le maudit mangeait avec son couteau!

CRÈME DE SCALP.

Je reçois la lettre suivante:

Monsieur le Rédacteur,

L'aventure à la suite de laquelle j'ai quitté mon pays est si étrange et si terrible, que vous vous empresserez, j'en suis sûr, de la raconter à vos lecteurs. La voici telle qu'elle m'est arrivée, et sans que j'altère en rien la vérité.

Il y a quelques mois, comme je faisais le trajet de New-York à San-Francisco par la grande ligne qui relie l'Atlantique au Pacifique, un dérangement se produisit auprès de la petite station de Red-River. Il n'y eut personne de tué ni même de blessé; le chef de train nous déclara qu'il fallait une journée au moins pour remettre le convoi sur rails.

Comme il y avait trois jours que nous roulions, nous ne fûmes qu'à moitié fâchés de cette interruption, grâce à laquelle nous allions pouvoir faire une promenade à pied. Nous partîmes quatorze, curieux d'aller visiter un campement d'Indiens Pieds-Noirs qui s'était établi dans la forêt, à quelques milles de la station. Ces Indiens, nous avait-on dit, étaient d'une grande douceur. Hélas! monsieur, voilà comme on écrit l'histoire! Nous ne fûmes pas plutôt en vue de leurs wigwams qu'ils se jetèrent sur nous comme des bêtes féroces. En moins de deux minutes, nous fûmes tous ficelés avec des lianes, chacun des personnages importants de la tribu se fit un petit lot de prisonniers, et l'horrible opération du scalp commença. Si vous avez lu Fenimore Cooper, vous savez en quoi elle consiste... De la main gauche, on saisit l'opéré par les cheveux; de la droite on pratique une incision tout autour de son crâne, et on lui arrache sa chevelure, peau incluse bien entendu.

Monsieur, pour mes treize compagnons, ce fut l'affaire d'une seconde. Après quoi, on les emporta dans l'intérieur du fourré, et je n'ai jamais su ce qu'ils devinrent. Quant à moi, un grand Indien plus laid qu'un singe et vêtu d'une plume d'aigle, d'une ceinture, d'un couteau et d'un tomahawk s'était approché de moi et me regardait avec curiosité et désappointement!

Ce désappointement était manifestement causé par mon absence totale de cheveux. Il faut vous

dire, monsieur, que je n'avais pas un poil sur la tête, et que mon crâne offrait exactement l'aspect d'un œuf d'autruche...

—Hugh! fit l'Indien, frappé d'une idée subite.

Et, me faisant relever, d'un bon coup de mocassin, il m'obligea à marcher devant lui. Nous traversâmes ainsi tout le campement où ma calvitie semblait amuser beaucoup les autres sauvages. Il riaient au nez de mon nouveau patron. Mais, après quelques explications données par celui-ci, et que, naturellement je ne compris pas, tous manifestaient leur approbation par gestes.

Il était clair pour moi qu'ils disaient:

—Il a raison, c'est son droit!

Il m'enferma dans une hutte, où il resta avec moi, pendant qu'il envoyait une de ses femmes, affreuse mégère toute rabougrie, faire une commission. L'absence de la mégère dura environ une demi-heure, pendant laquelle j'ose dire que, suivant votre expression française, nous nous regardions en chiens de faïence, mon propriétaire et moi. La vieille rapporta des fleurs bleues que je n'avais vues. Aussitôt, l'Indien les jeta dans une casserole en terre pleine d'eau bouillante, remua longtemps, et en confectionna une espèce de bouillie ou plutôt de crème qui sentait très bon. Puis, à ma grande surprise, il m'appliqua cette crème sur la tête, et me fit comprendre par signes que, si j'y touchais, il me couperait en plusieurs morceaux. Enfin, il se retira, après m'avoir laissé une espèce de gâteau de maïs et une cruche d'eau.

Il va sans dire, monsieur, que je passai une nuit affreuse. J'étais intrigué autant qu'épouvanté. Pourquoi cette clémence relative, pourquoi cette crème sur ma tête?... L'indien revint le lendemain le chef, et me fit une nouvelle application de son enduit. De même le troisième jour. Cette fois, il fit « Hugh » d'un air très satisfait, et passa à plusieurs reprises la paume de sa main sur ma tête. Cela me causa un léger chatouillement que je ne m'expliquais pas. Mais, le lendemain, quand il renouvela l'opération, je compris toute l'horreur de ma situation... Ce qu'il m'appliquait ainsi, c'était une crème toute puissante dont sa tribu avait le secret et qui faisait repousser les cheveux sur les occiputs les plus recalcitrants. Déjà le mien était couvert d'un embryon de crinière. Ce misérable chef préparait son scalp!... Encore huit jours, et j'aurais une mèche suffisante pour lui permettre de cueillir confortablement ma chevelure!

La vieille femme du premier jour, qui venait m'apporter à manger et à boire, et qui savait quelques mots d'anglais, m'expliqua que j'avais deviné juste, et me fit comprendre qu'il était très important que son mari pût me scalper bientôt. Les élections allaient, en effet, avoir lieu dans la tribu. Il s'agissait de nommer une manière de maire, et cet honneur devait naturellement revenir

à celui des guerriers Pieds-Noirs qui aurait le plus de chevelures. Or, mon patron et un autre cuir-tanné de son espèce en possédaient autant l'un que l'autre... Si donc la mienne venait s'ajouter à temps à celles de mon maître, ce serait lui qui l'emporterait. C'est pour-quoi, en malin qu'il était, il retardait les élections par toute sorte de subterfuges coupables, afin de donner à son onguent le temps d'agir efficacement.

Le sixième jour, en me parlant, le misérable se mit à danser un pas autour de moi, parce que ma tête avait déjà l'air d'une brosse. Encore trois jours et je serais à point. En vous disant que j'étais navré, monsieur, je suis au-dessous de la vérité. Je l'étais d'autant plus que, malgré moi, je m'étais mis à tenir d'une façon ridicule à ces cheveux tout neufs. J'éprouvai donc un cruel saisissement quand l'Indien, en promenant sauvagement sa main autour de ma tête et en faisant krrrr... me fit comprendre que ce serait pour le lendemain.

Et j'y aurais passé, monsieur, si, par bonheur, son concurrent, décidé à tous les trucs pour triompher, n'avait rampé jusqu'à ma hutte pendant la nuit, et ne m'avait rendu la liberté en me démontrant à coups de matraque qu'il fallait filer à toutes jambes.

C'est ce que je fis, mais non sans avoir eu la présence d'esprit de fourrer dans mes poches quelques-unes des fleurs inconnues qui servaient à la confection de la mystérieuse pommade.

J'arrivai sans encombre à Red-River et, dès le lendemain, le campement des Indiens était balayé par un détachement de troupes américaines.

Mon premier soin fut de fouiller la forêt, et j'y trouvai à profusion des fleurs semblables à celles que j'avais subtilisées dans la hutte. C'est avec ces fleurs que j'ai pu confectionner un cosmétique sans pareil, reconstitutif du cuir chevelu et capable de faire pousser des cheveux sur les billes de billard; je lui ai, en souvenir de mon aventure, donné le nom de *Crème de Scalp*, et je suis heureux de vous annoncer que, par amour de la France et des Français, je ne le vendrai ici que quarante francs le flacon...

(Ici la signature.)

* * *

Il y avait un nom, une adresse au-dessous du récit qui précède; mais, avec une sagacité de Mohican, j'ai flairé là-dedans une réclame malsaine, à laquelle je me refuse de collaborer.

Gaston Vassy.

LE COL. RAMOLLOT ET LA MUSIQUE.

C'est dans huit jours la fête de Mme Ramolot, et le colonel, toujours galant, désire lui faire donner une sérénade.

Malheureusement, la moitié des musiciens du régiment se trouvent malades. Le colonel Ramolot prie

son ami Cudoit, colonel dans une ville voisine, de lui prêter des instrumentistes; ils viennent, mais le colonel Ramollot est inquiet, et il s'adresse à son chef de musique:

— Dites-moi donc, chef, ces hommes qui viennent de venir là, est-ce qui connaissent not'e musique ?

— Oh ! c'est bien certain, mon colonel, car ce sont toujours les mêmes notes.

— Mêmes notes, j'sais bien, n... de Dieu... ! mais c'est que... c'n'est pas sur le... même papier !

— Oh ! cela n'a pas d'inconvénient, mon colonel.

— Possible, mais c't'égal, je n's'rais pas fâché d'assister à une répétition.

C'est à cette répétition que nous assistons; les musiciens forment le cercle, le chef de musique est au centre avec le colonel Ramollot; on commence.

On joue plusieurs mesures.

Tout marchait assez bien pendant cette ouverture; mais au bout de quelques minutes, le colonel, qui marquait la mesure avec son pied, s'arrête tout à coup, fronce le sourcil, mâchonne son cigare avec frénésie, et enfin, n'y tenant plus, interrompt le morceau en s'écriant :

— S'crognieugnieu ! s'vous f... là-bas, tonnerre de Dieu ! soufflez pas, signifie n... de D... !

Le chef. — Mon colonel, les trombones n'ont rien à faire en ce moment, ils comptent les pauses. — Fait'ment, n... de D... ! n'suis pas une croûte, parbleu ! j'vois bien qui n'comptent pas des centimes, comptent des... c't'évident, mais pour compter... de ça, des machines, j'aurais tout aussi bien pris des hommes de la compagnie !

Le chef. — Oh ! mais ils vont souffler tout à l'heure, mon colonel, ils vont souffler.

— Bon, j'vois c'que c'est, s'f... un petit coup de main pour pas s'éreinter, j'comprends, et t't'à l'heure s'édépècheront pour rattraper les autres; bon, bon, suffit, j'men f... ! mais si n'soufflent pas s'z'avertis, j'les f... d'dans, vos n... de D... d'trompettes. Allons, recommencez-moi ça !

On recommence.

On joue encore quelques mesures.

On a recommencé l'ouverture, les trombones ont repris à l'endroit voulu, mais le colonel interrompt de nouveau la musique :

— Ah ça, s'crognieugnieu, m'a f... des brutes pareilles ? s'f... de moi, pas vrai, hein ?

Le chef. — Mais mon colonel, je vous assure...

— M'coupez pas, s'vous plaît, n... de D... ! j'vous dis qu'c'est ridicule, vu... vu'la chose, ten lez-vous c'que j'vous parle ?

C'qui m'a f... c't'animal-là qui s'est f... grand comme ça exprès pour jouer d'un... d'un p'tit bout d'bois ?

Le chef. — La petite flûte ?

— P'tite flûte, fait'ment n... de D... j'vois bien qu'c'est pas une malle ! Eh bien, pourquoi qui s'est f... de c'te taille-là pour jouer du p'tit comme vous dites, pendant



Cette gravure représente l'hon. M. Mousseau et M. Sénécal, se consultant sur le choix d'un comté pour le premier.

On ne voit pas M. Sénécal, parce qu'il est sorti pour aller chercher quelque chose.

qu'il y a là le p'tit gros, qui s'crève à jouer du... du machin.

Le chef. — L'ophicéide.

— Phicéide, fait'ment, j'vois bien qu'c'est pas du melon. C'qu'a f... la flûte ? faut être grand comme ça, maint'nant, pour jouer d'la flûte ?

Le chef. — Non, mon colonel, mais...

— Pas tout ça, n... de D... ! c'est le grand qui doit jouer du gros chose, p'tit qui doit jouer du p'tit machin.

Le chef. — C'est... c'est vrai, mon colonel, mais c'est que le grand ne sait jour que de la petite flûte et...

— T'nez, chef, vous croyez que j'connais la musique, c'pas ? eh bien, je n'connais pas la musique, mais j'sais c'que j'dis : c'grand-là s'est f... grand comme ça pour jouer du p'tit bout d'bois, exprès pour n'pas s'éreinter; c't'un paresseux, un feignant, n... de D... ! m'trompez pas, l'vois bien ! pour un peu, je l'f... d'dans, il a d'la chance de n'pas être do chez nous.

Allons, r'commencez moi ça ! On recommence de nouveau.

Le colonel, de plus en plus furieux, fait encore arrêter la musique :

— Chef ! s'peut pas marcher comme ça, à la fin tendez-vous, n... cé Dieu ! Commence à en avoir assez d'vos cochonn'ries ! pas d'ensemble, n... de D... ! pas d'ensemble, c'est ridicule !

Le chef. — Cependant, mon colonel...

— Pas de c'pendant ! Connais pas la musique; ça vous étonne, pas vrai ? Eh bien, j'n'y connais rien, mais j'vois bien qu'tout ça, c'est f... comme mon sac !

Le chef. — J'ignore vrai...

— V'z'ignorez !... v'z'ignorez !... dites-moi donc, est-ce que vous m'prenez pour une croûte ? No m'dites pas qu'z'ignorez, puisquo

moi, qui n'suis pas musicien, m'aperçois qu'ça manque d'ensemble !

Le chef. — Je vous jure, mon colonel, que je n'ai rien remarqué qui...

— Eh bien, j'ai r'marqué pour vous, moi, n... de D... ! C'du propre maint'nant, v'là qui va falloir que j'conduise moi-même la musique, pour lors ! C'ment n'avez pas remarqué qu'ceux qu'avalent les... les tringles, ils n'avalent pas tous en même temps, qu'y en a qui avalent un p'tit peu, d'autres pas du tout, d'autres jusqu'au mancho...

Le chef. — Les trombones !

— Trombones, fait'ment, j'sais bien qu'c'est pas des sardines.

Le chef. — Mon colonel, c'est qu'ils marquent leur note.

— Eh ! n... de D... ! j'vois bien qui n'marquent pas l'heure, j'men f... ! qui marquent c'qui voudront, mais qu'y s'avalent tous autant; c'n'est pas juste que les uns s'en fourrent plus que les autres par le bec, et qu'ils aient les bras dans toutes les positions.

— J'vous dis que j'men f... ! s'ment, j'suis vraiment surprenant qu'vous n'sovez pas plus fort que ça. Moi, je vous l'répète, je n'connais pas la musique, j'la connais pas, parole d'honneur, mais je n'veux c'pendant pas qu'on m'f... dedans !

J'en ai assez d'vot'e rép'tition, j'f... camp, tâchez d'en sortir tout seul; s'ment, j'vous avertis d'une chose, c'est qu'si l'jour de la cérémonie, tout l'monde n'a pas l'bras comme ça... eh bien, vos n... de D... d'trainards... j'les f... d'dans !

CHARLES LEROY.

— Qui veut acheter une couronne ? demande le Figaro. Qui veut être roi ? Il y a une île située à l'est de la Sardaigne;

cette île, propriété du roi Humbert, est à vendre, le port excepté. Prix 30,000 liv. ster. (750,000 fr.) et il est permis à l'acheteur, s'il en a la fantaisie, de prendre le titre de roi, tels sont les termes du vendeur qui préfère de l'argent comptant à un sol stérile. Voilà une occasion pour les riches Américains, avides d'honneurs et de titres. Entre autres avantages, ils pourraient, de leurs progéniture, faire autant de princes et de princesses qu'il leur conviendrait.

MANUEL D'APICULTURE.

—ooo—

Nous venons de recevoir le "Manuel d'Apiculture" du Notaire L. H. Bollerose de Durham Sud. Ce petit livre contient tout ce qu'il faut savoir pour cultiver avantageusement les abeilles, et a 140 pages.

L'Apiculture est une industrie qui ne demande qu'à être connue pour être exploitée. Elle ne demande ni capital, ni travail excessif, et peu rapporter de très grands profits. Ce livre arrive à point pour la faire connaître comme elle le mérite.

En vente chez tous les libraires de la province au prix de 15 cts. l'exemplaire.

NOUVEAU RESTAURANT Fashionable J. B. EMOND

Avantageusement connu du public comme maître d'hôtel vient d'ouvrir au No. 60 rue St. Gabriel, à deux pas de la rue Notre-Dame, un splendide restaurant où il servira des lunchs froids des plus succulents. Sa cave est garnie des meilleurs liqueurs vins importés de France cigares de premier choix.

Cet hôtel est patronisé par le barreau et les messieurs du haut commerce.

J. B. EMOND, 60 rue St-Gabriel.

RESTAURANT DU GRAND VATEL 26 RUE ST-JACQUES. Jos. RIENDEAU, prop.

Ce restaurant est passé aux mains de M. Riendeau, ex-proprétaire de l'hôtel St. James des Trois-Rivières Spécialité de diners sur commande. Cuisine française et vins fins.

MUSIQUE NOUVELLE

MUSIQUE VOCALE

- L'oiseau Mouche chite..... 25 R. LAVIGNE.
- Puisque j'ai mis ma lèvres..... 30 E. LAVIGNE.
- Dans le bois 30 E. LAVIGNE.
- Aubade familière 25 LACOME.
- Endors-toi ?... 40 SCUDERI.
- Le Régiment de Sambre et Meuse
- Planquette 30
- Romance du baiser (Mascotte) 25 AUDRAN.

MUSIQUE INSTRUMENTALE

PIANO SOLO

- PAOLO GIORZA, Polka (Immense succès moyenne difficulté. CHEVAU — LEGERS — QUADRILLE..... 50 (joué avec beaucoup de succès par la musique de la cité)
- Expédié Franco sur réception du prix marqué en timbres-postes de 1 centin du Canada ou des Etats-Unis.

LAVIGNE & LAJOIE 265

Rue Notre-Dame, Montréal

Pianos et instruments de musique de toutes sortes.

Seuls agents pour les Célèbres

PIANOS SOHMER qui ont remporté les 2 premiers premiers prix à l'Exposition de 1882.

Montréal 12 Nov.— n. o.

LA BONNE BOUCHE.

—:o:o:—

Si vous voulez économiser votre argent tout en ayant sur votre table les plus belles viandes des abattoirs, les primeurs des saisons, poisson frais, légumes charcuterie, etc., vous ne pouvez faire autrement que de donner vos commandes à l'étal privé de Charles Meunier, qui se contente tous jours d'un profit raisonnable et fait une concurrence loyale aux grands marchés.

C'est au coin de la Côte St. Lambert et de la rue Craig.

FEUTRES, PULLOVERS

—ooo—

Venant d'être reçus de New-York un assortiment des plus complets et des plus variées de feutres, pullovers dans les derniers styles.

DÉFI

La maison populaire de C. Robert, coin des rues St. Laurent et Vitré, défie par les présentes, n'importe quel chapelier de Montréal d'avoir aujourd'hui un plus beau stock que le sien.

Prix toujours modérés.

BADINAGES.

Dans un théâtre :
Un quidam grincheux siffle à tort et à travers.
Un de ses voisins, impatienté, lui allonge une maîtresse gifle...
Le giflé, se levant, de toutes ses forces :
— A bas la claquo!

Deux mots de la fin :
Deux images pleines d'énergie :
Monter à cheval comme M. z ppa.
Tirer l'épée comme Damocles.

An Salon :
— Qu'est-ce que ce tableau, là-bas ?
— Une nature morte.
— Allons-nous-en. J'ai horreur des sujets tristes.

Etonnant !
Sur une boutique de Paris, on lit :
Corsets de matinée. — Corsets de ville. — Corsets de bal.
A quand le corset d'enterrement ?

Le cynisme ingénu des épithètes soulève toujours un monde de réflexions.
Dans un cimetière des environs de Paris, on lit sur une tombe :
CI-GIT THEODORE X...
NÉCÉDÉ A L'ÂGE DE SIX MOIS.
« Seigneur, accordez à mes parents les années que vous m'avez retranchées ! »

Et qui a rédigé cette prière égoïste?... Les parents de ce pauvre petit Théodore !

L'autre soir, dans un salon de Paris, on causait de spiritisme et des spirites.
— Et vous, docteur, demanda tout à coup la maîtresse de la maison, en s'adressant à un célèbre chirurgien, croyez-vous aux esprits ?
— Je m'en garde bien.
— Et pourquoi ?
— Pourquoi ? fit le docteur ; parce que, si je croyais aux revenants, je n'oserais plus exercer ma profession !

Entre amies :
Toutes deux élégantes, mais arrivées à l'âge où la coquetterie exige le plus de soins, l'une d'elles se maquille un peu trop peut-être :
La première.— M. is quelle âge avez-vous donc, ma chère ?
La seconde.— Qu'importe ! on n'a jamais que l'âge que l'on paraît.
La première (Après un examen d'un quart de seconde).— Tiens, e vous croyais plus jeune !

Un homme de peine arrive en grelottant chez son patron :

« Comment, lui dit celui-ci, de ce temps-là vous venez nu-pieds ? Vous n'avez donc pas de bas ?
— Si, m'sieu, mais c'est ma femme qui les a mis : c'était son tour. »

Piron, se trouvant dans une loge à l'Opéra à côté d'une femme de la réputation la plus suspecte, et qu'il connaissait bien, ne cessait de jeter des yeux malins sur elle. Celle-ci, enfin, s'en impatienta et dit au poète avec humeur :
« M'avez-vous assez considérée ?
— Je vous regarde, répondit Piron ; je ne vous considère pas. »

Un plaideur était furieux contre un juge qui lui faisait perdre son procès : « C'est une oie, disait-il.
— Non, puisqu'il a une cravate blanche.
— Qu'est-ce que cela fait ?
— Vous ne savez donc pas que, dans le monde, la cravate blanche est ce qui distingue l'homme de loi. »

Le vicomte de S... aborda un jour M. de Vaines en lui disant : « Est-il vrai, monsieur, que, dans une maison où l'on avait eu la bonté de me trouver de l'esprit, vous avez dit que je n'en avais pas du tout ? » M. de Vaines lui répondit : Monsieur, il n'y a rien de vrai dans tout cela ; je n'ai jamais été dans une maison où l'on vous trouvât de l'esprit, et je n'ai jamais dit que vous n'en aviez pas. »

Le maréchal de Grammont assiégeant une place, le gouverneur capitula après une légère résistance. Après la capitulation, le gouverneur dit au maréchal : « Je vous avouerai, en confidence, que je n'ai demandé à capituler que parce je manquais de poudre. »
Le maréchal lui répartit : « Afin de vous rendre confiance pour confiance, je dirai, moi, que je ne vous ai accordé ce que vous m'avez demandé que parce que je manquais de plomb. »

— Enfoncé, la crémation.
Voici, pour remédier à l'insuffisance des cimetières, un projet qui ne manque pas de gaieté, mais qui est, en tout cas, renouvelé des Egyptiens.
Il ne s'agit de rien moins que de momifier les cadavres, de manière à pouvoir conserver chez soi la personne aimée.
L'opération se fait dans une chaudière contenant du chlorure de calcium ; on chauffe le particulier à cent vingt-cinq degrés, et on enlève le corps, que l'on met à égoutter sur un plan incliné.

On trouvera bientôt cette recette dans les nouvelles éditions de la *Cuisinière bourgeoise*. Il faut, pour la compléter, laisser baigner le cadavre pendant vingt-quatre heures dans une solution froide de sulfate de sodium, et on obtient

une belle momie, propre comme un sou neuf, facile à accrocher dans un placard.
Cette découverte est incomplète. Il faudrait que la momie puisse dire papa et maman, ce qui la rajouerait beaucoup.
Edison est là !

— Les journaux d'outre-Rhin racontent une amusante anecdote, que nous reproduisons pour en faire profiter certains artistes par trop ambitieux :

Un artiste dramatique, pensionnaire d'une des premières scènes allemandes, était allé, l'autre jour, charmer le public d'une des deux douzaines de petites capitales de l'empire.
Après la première représentation, le souverain du mit u-cule Etat s'associant aux suffrages de ses sujets, adressa à l'artiste, qu'il avait bien voulu recevoir dans sa loge, quelques paroles flatteuses qui semblaient présager un témoignage d'admiration plus expressif encore, vu que Son Altesse dispose de toute une ménagerie d'aigles, faucons, ours et autres animaux héraldiques, fort appréciés des disciples de Thespis.
Toutefois, le comédien ayant joué trois soirs de suite, sans rien voir venir, s'impatienta et résolut de secouer la poussière d'une ville aussi ingrate.

Le lendemain matin, ayant commandé une voiture découverte, il se fit conduire à la gare, après avoir intimé l'ordre au cocher de passer devant le palais de l'Altesse Sérénissime.

C'était l'heure où le prince, selon son habitude, se promenait sous la véranda du palais, en compagnie d'un chambellan. Voyant arriver l'artiste, qui avait la mine assez peu contente. Son Altesse se tourna vers le courtisan et demanda : « Qu'est-ce qui prend donc à M. X... ? On dirait qu'il s'en va à la gare ! »

Pour toute réponse, le chambellan montra sa boutonnière, avec un petit sourire diplomatique.
— Ah ! Ce n'est que cela ! Allez donc vite, chevalier, une décoration dans mon cabinet !

Un moment après, le chambellan était de retour avec une petite boîte. Le prince rappela l'artiste qui venait de passer et qui s'empressa de revenir sur ses pas. Sans lui laisser le temps de descendre, Son Altesse lui jeta la boîte, avec ces mots : « Puisque vous partez, prenez donc cela comme souvenir, et bon voyage ! »

Fort ému, le comédien bredouilla quelques mots de remerciement et s'éloigna. Mais à peine la voiture se fût-elle remise en marche qu'il se leva en criant : « Sérénissime, il y en a deux ! »

— Qu'a cela ne tienne ! répondit le prince généreux ; donnez l'autre au cocher !

M. le Président. « Clériché, avez-vous un état ?
Clériché. — Quand j'ai des commissions à faire, je les fais ; quand je n'en ai pas, ma femme m'aide. »

Mot d'un brave curé à propos de la Fête-Dieu :
— Mes chers paroissiens, s'écrie le bon prêtre, c'est dimanche prochain la Fête-Dieu. S'il pleut le matin, nous ferons la procession le soir ; et s'il pleut le soir, nous la ferons le matin !

BAR A VENDRE
— ou —
A vendre, fournitures de Bar de 1ère classe, à prix très réduit. S'adresser au No. 172, rue St. Laurent.

RESTAURANT ALICE
J. A. RENAUD, PROP.
COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. DOMINIQUE

M. Renaud ayant fait l'acquisition du restaurant de M. Lavigne invite respectueusement ses amis et le public en général à faire une visite à son établissement qu'il vient de remettre à neuf. On y trouvera toujours des Vins de premier choix et de tous les pays, des cigares des meilleures manufactures étrangères et domestiques.
Repas à toute heure et servis à la carte.
Entrée de la salle à manger, No. 179 rue St. Dominique.
3 Fev.

IMPRIMERIE
DE
W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'impressions, dans les deux langues, tels que : Blancs de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.
En Tête de lettres,
En Tête de comptes,
Lettres Funéraires,
Cartes d'affaires,
Cartes de visites,
Billets de Concert
Circulaires,
Programmes,
Catalogues,
Factums,
Pamphlets,
Affiches,
Chèques, etc
LE TOUT
Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genres, imprimés en Or, Bronze, Argent et diverses autres couleurs.
A DES PRIX TRES MODERES.
Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe quelle adresse.
S'adresser à l'imprimerie de
W. F. DANIEL
25 RUE STE-THERESE 25
Coin de la rue St. Gabriel
MONTREAL.

LA NICHE.

N'oubliez pas que le restaurant le plus fashionable de la partie Ouest est la NICHE tenu par Jos. A. Racine Nos. 7 et 9 rue Bonaventure, près de la rue McGill.

CHLORURE DE CHAUX.
Pour blanchir le linge et pour un désinfectant de première classe servez-vous du Chlorure de Chaux préparé par C. D. Morin et vous réussirez. Directions complètes sur chaque paquet. Si vous avez besoin de blanc de céruse achetez-le à la livre, il est moins cher que celui que vous achetez en paquet pour du Chlorure de Chaux. Un mot au sage est suffisant.

LESSI CONCENTRÉ.
Les personnes de la campagne ou autres qui ont besoin de Lessi concentré à la livre en recevront en envoyant cinq cents par livre et en indiquant la Station du chemin de fer ou du Bateau le plus près de chez eux. Directions complètes pour toute sorte de savon envoyées avec chaque paquet. C'est la chose la plus économique que vous puissiez vous procurer.
Adressez,
C. D. MORIN, 616 Ste. Marie, Montréal.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.
Le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood est recommandé par tous les bons médecins et par toutes les mères qui s'en sont servi. Il contient plus de propriétés guérissantes et fortifiantes qu'aucun autre sirop connu.
Les mères qui ne le connaissent pas sont priées d'en référer aux personnes qui ont donné les certificats suivants et qui pourraient être comptés par centaines de même force.
C. D. MORIN, PROPRIÉTAIRE, 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, Ecr.
MONSIEUR,
Pour l'information des personnes qui sont dans mon cas et pour le bien public je désire beaucoup que le présent soit publié. Il y a bientôt trois ans, ayant des enfants malades j'essayai de deux ou trois sortes de sirops sans obtenir aucun soulagement. C'est alors qu'ayant entendu parler du Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood je m'en procurai, et depuis ce temps mes enfants sont bien et je crois réellement que si j'avais eu de ce sirop plus vite, plusieurs de mes enfants qui sont morts seraient aujourd'hui en aussi bonne santé que mes autres. En conséquence j'en vend beaucoup et il donne toujours entière satisfaction.
Avec reconnaissance,
DAME LUC TASSE,
Épouse de LUC TASSE, Ecr.,
Maître de Poste et Epicier
Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN,
MONSIEUR,
Nous désirons vous remercier sincèrement pour le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood que vous nous avez vendu depuis quatre ans, après avoir essayé de plusieurs autres sirops sans pouvoir empêcher nos enfants de mourir (et nous en avons dix de morts) ayant entendu parler du sirop du Prince de Galles nous nous en sommes procurés, et ce n'est qu'à depuis ce temps que nous avons pu élever nos enfants qui étaient toujours très malades. Il nous est tout-à-fait indispensable et c'est la seule chose qui nous ait réussis.
Nous le recommandons de tout cœur à tout nos amis et nous le considérons comme un véritable trésor et un bienfait pour tous ceux qui ont des enfants malades.
MICHEL CHARBONNEAU,
forgeron,
ET SON ÉPOUSE,
4 Rue Perthuis
Montréal, 9 avril 1881.